

Et il nomma les huit étourdis qui, la veille, avaient insulté le prêtre.

La discipline militaire exige une obéissance passive et sans réplique ; les jeunes gens allèrent donc chercher leurs chevaux et revinrent immédiatement chez le général. Celui-ci, accompagné du colonel, monta lui-même à cheval, et fit signe aux sous-lieutenants de le suivre.

Ils obéirent. Après une marche qui dura plusieurs heures, ils arrivèrent à la petite ville de Quillan, et la traversèrent sans s'arrêter. Jusque-là, le général n'avait point prononcé une seule parole ; il ne se montra pas plus communicatif au sortir de Quillan. Cette taciturnité de leur chef, le sentiment de leur faute et l'incertitude du motif et du terme de leur excursion, ajoutaient encore à la tristesse des lieux que traversaient les officiers. Certes, on ne saurait imaginer une nature plus sauvage que celle des flancs inférieurs de la montagne de Quir-bajou ; et néanmoins, au delà de ces flancs, sur les hauts plateaux qui s'échelonnent jusqu'aux Pyrénées, tout devient encore plus désolé. A peine rencontre-t-on çà et là quelques sapins ; enfin le sol ne produit, dans ses parties fertiles, que de la bruyère.

Les officiers virent le Quir-bajou, qui se déploie à droite en sortant de Quillan, s'effacer peu à peu derrière les croupes intermédiaires dont les versans se rapprochaient si fort, que les arbres, dont était couronnée chacune de leurs crêtes, se confondaient et formaient une sorte de borceau de verdure. La route s'inclina tout à coup brusquement, les pentes s'évasèrent, et un bruit étrange se fit entendre. C'était le fracas de l'Aude qui débouchait à droite, d'un canal percé dans la montagne et qui faisait mouvoir les rouages d'une forge.

Les voyageurs tournèrent ensuite le coude de la montagne à laquelle la forge est adossée ; le Quir-bajou reparut sur leurs têtes d'autant plus rapproché, que les officiers touchaient presque à la courbure de son arc. Plus bas, à un demi-mille devant eux, ils trouvèrent le village de Belviannes, sur le bord de l'Aude.

Là, cette rivière cessa de se montrer à leurs regards ; une vaste montagne se dressait sur ce point et semblait se réunir au Quir-bajou sans solution de continuité. Que devenait donc l'Aude ? où se trouvait son issue ?

Tandis que le petit escadron cherchait à deviner ce problème, ils tournaient la base du mamelon, et le Quir-bajou, un instant caché par le village, se montra de nouveau à leurs regards, mais fendu du sommet à sa base par une brèche immense, hérissée confusément de pointes de rochers : c'était à travers cette brèche que l'Aude rampait et se frayait un passage.

Cette brèche se nomme la *Pierre-Lis*. Là, plus de sentier possible ; il fallut que les officiers missent pied à terre. Quand ils eurent franchi les sentiers escarpés qui conduisent à travers cette brèche redoutable et périlleuse, le chemin se replia à droite, et ils arrivèrent près de l'abbaye en ruine de Saint-Martin-du-Leez.

Non loin de là, sur le versant de la rive droite ; à quelques centaines de pieds au dessus du fleuve, deux rocs gigantesques, surmontés de croix et inclinés l'un vers l'autre comme deux cornes menaçantes, abritaient sous leur voûte tout un village avec son modeste clocher. Les champs se pressaient à l'entour, laborieusement étagés par des murs sans ciment, formés des pierres plates dont le sol est couvert ; ils étaient hérissés de maigres et rares moissons, d'arbres rabougris, et de frêles ceps de vigne, dont les racines, dénudées de la couche de terre végétale que ces murs sont chargés de contenir, pendaient le long des ravines et des brèches dont les orages les avaient criblés de toutes parts.

Le village lui-même n'était qu'une misérable agrégation de masures ; un ravin profond le traversait dans toute son étendue. Dans la saison des pluies, il débordait souvent à l'improviste, emportait dans la rivière, devenue elle-même un indomptable torrent, masures et habitans ; ou bien un bloc de rocher se détachait comme la foudre et écrasait les malheureux dans leur sommeil.

Quelques poutres jetées sur la rivière servaient de pont aux habitans. Ce village portait le nom de *Saint-Martin-Pierre-Lis*.

— Messieurs, dit alors le général, voici, n'est-ce pas, un pays triste et malheureux ? Eh bien ! vous ne connaissez point encore toute l'étendue de cette tristesse et de ce malheur. Emprisonnés à droite par le Quir-bajou et par la forêt de Fanges que vous voyez couvrir les plateaux de l'autre part de la brèche, bornés à gauche par un pays encore plus escarpé que le leur, les habitans de Saint-Martin n'ont d'autre ressource, pour gagner leur vie durant la mauvaise saison, que d'aller vendre du bois à Quillan. Une distance d'une lieue et demie les sépare à peine de cette ville ; et cependant naguère il leur fallait employer toute une journée et s'exposer à mille périls pour suivre ce trajet. L'été, ces braves gens, abattant les sapins nécessai-

res, au commerce et à la marine, se trouvaient obligés de traîner ces arbres a force de bras, de la forêt de Fanges jusqu'au sommet de la brèche de la Pierre-Lis. Là, ils les précipitaient dans l'Aude ; une fois le bois à l'eau, il fallait qu'un bûcheron montât sur l'arbre et le guidât à travers les rochers de l'abîme, des anfractuosités desquels il devait souvent l'arracher au moyen de harpons et au péril de sa vie. Car les bûcherons accomplissaient dans l'obscurité ce périlleux travail, et de grosses pierres, qui se détachaient des parois, les écrasaient souvent.

Un homme, Messieurs, a conçu la généreuse pensée de vaincre la nature de ces lieux redoutables et de devenir le bienfaiteur du malheureux pays que vous voyez.

Pour cela il fallait créer une route qui formât la corde de l'arc immense de la brèche, c'est-à-dire une voie à travers une masse énorme de rochers. L'homme qui rêva ce projet gigantesque est pauvre et obscur : mais il a mis sa foi en Dieu, et il réussira.

Prêtre instruit et d'un haut mérite, on lui offrit une cure productive ; il la refusa, et demanda celle de Saint-Martin. Là, il étudia les lieux, médita sans cesse son projet, enfin un jour il monta en chaire et exposa en peu de mots à ses paroissiens ce qu'il voulait entreprendre. Ces hommes simples comprirent l'importance d'un pareil dessein et promirent de le seconder. Le lendemain on se mit à l'œuvre, et les travaux ne furent plus interrompus. Le digne curé, durant cet espace de quinze années environ, sut miraculeusement multiplier les ressources qu'il obtenait de la charité publique, incessamment sollicitée par lui. Aucune démarche ne le rebutait ; quand, harassé de la fatigue, il rentrait au village, il ne s'en mettait pas moins à la tête des travailleurs, dont il venait d'assurer le salaire.

Après trois ans d'efforts, on arriva à des masses de granit qui fermaient l'entrée du défilé du côté de Belviannes.

A la vue de ces rocs indestructibles en apparence, le découragement s'empara de tout le monde. M. Armand, c'est ainsi que se nomme le prêtre, garda seul de la force et de l'espoir ; il vendit une partie de son patrimoine, rassembla de nouvelles ressources. Après six années de combat contre le granit, il s'ouvrit et livra passage.

Désormais on put traverser en deux heures la distance qu'on mettait une demi-journée à franchir : c'était beaucoup, mais il y avait encore loin de cette amélioration à un résultat complet. Il fallait continuer. Mais la révolution était devenue la terreur, et le prêtre dut, je vous l'ai déjà dit, se cacher comme un criminel, et renoncer à ses travaux.

Enfin l'ordre se rétablit, grâce au premier consul. Le curé revint parmi ses paroissiens, reprit son projet de route avec ardeur, et ne le quitta que pour combattre un terrible incendie par lequel fut dévorée la forêt de Fanges. Grâce au courage du pasteur, qui exposa sa vie avec une sublime témérité, les paysans ne cessèrent point de lutter, pendant trois jours, contre le fléau, et parvinrent ainsi à sauver à l'état une propriété de plusieurs millions. M. de Harant, alors préfet du département, écrivit à Armand pour le féliciter d'une si belle action, et lui proposa une récompense.

M. Armand demanda des secours pour continuer la route du Quir-bajou. On les lui accorda.

Souvent pour briser les rochers qui barraient sans cesse le passage, la sape était impuissante, et il lui fallait recourir à la mine. Un jour, on allait faire sauter un rocher énorme, et déjà la mèche était allumée, quand tout à coup on vit paraître, de l'autre côté de la route, un muletier. Il allait périr ; chacun resta glacé d'effroi.

M. Armand, sans hésiter, s'élança, arracha la mèche et l'éteignit sous ses pieds. — Quand un soldat donne une pareille preuve de courage dans les camps, messieurs, on le cite avec admiration !... Ce trait d'héroïsme fut connu de l'empereur. Il écrivit de sa propre main une lettre à M. l'abbé Armand.

Voici comment se termine cette lettre autographe de Napoléon :

« L'état deviendra désormais votre trésorier, puisque entre vos mains le billon se change en or massif. »

Je prieai M. Armand, tout-à-l'heure de nous montrer ce précieux autographe, car c'est chez M. Armand que nous nous rendons ! Des officiers qui se trouvaient dans ma division ont eu la lâcheté d'outrager un vieillard, un prêtre, un homme d'un dévouement héroïque et devant lequel ils eussent dû s'incliner avec respect ! Une pareille faute ne pouvait être réparée que par une démarche solennelle. Je me rends donc avec les coupables chez celui qu'ils ont insulté en déshonorant leur épauvette.

— Général, répondit un des coupables, au nom de ses camarades, vos paroles sont sévères, mais nous les méritons. La vivacité de notre repentir et l'empressement que nous allons mettre à obtenir votre pardon de M. Armand, diminueront, je l'espère, la gravité de no-